

ANTIRESSE

N° 506 | 10.8.2025

LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT

La «solution croate» à travers les âges

ENFUMAGES PAR ERIC WERNER

Ce que la Guerre froide nous cachait

LE GRAND JEU PAR JEAN-MARC BOVY

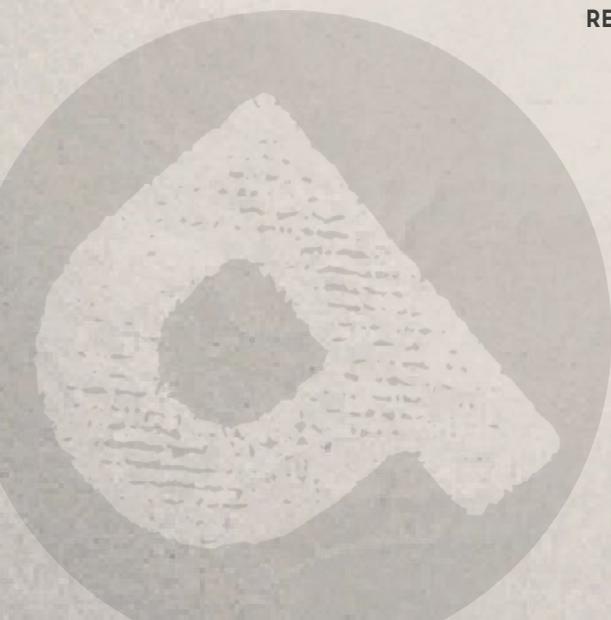
Ivachov, général dissident

PAIN DE MÉNINGES

RECONQUÊTES PAR SLOBODAN DESPOT

Juan Asensio, l'inarrêtable ronde du Stalker

*Chroniques de la vie humaine
au temps des robots*





LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

La «solution croate» à travers les âges

EN CET ÉTÉ 2025, NOUS COMMÉMORONS LES QUATRE-VINGTS ANS DE LA DESTRUCTION NUCLÉAIRE DE DEUX VILLES JAPONAISES ET LES TRENTE ANS DU NETTOYAGE ETHNIQUE DE LA KRAJINA. MÉDITER SUR CES CRIMES N'EST PAS QU'UN DEVOIR DE PIÉTÉ ENVERS LES VICTIMES, MAIS AUSSI UNE ÉTAPE UTILE ET INDISPENSABLE POUR COMPRENDRE LES ÉVÉNEMENTS PRÉSENTS.

On a un peu parlé de Hiroshima, beaucoup moins de Nagasaki et presque pas du tout de la Krajina, région désolée de l'actuelle Croatie — sauf bien entendu en Croatie même où l'on a célébré l'opération «Tempête» de 1995 comme une grande victoire historique. Ce jubilé était même le clou du concert du néohainiste(1)Thompson qui fut, nous l'avons souligné récemment («2025, l'été de la haine», AP502), le

concert payant le plus fréquenté de tous les temps. Un Croate sur six y est allé de sa poche! Hors des réjouissances hainistes en Croatie, ce sinistre trentième anniversaire n'a pas soulevé beaucoup d'émotion, pas même en Serbie où l'officialité comme la rue sont accaparées par une révolution colorée à combustion lente qui épuise les nerfs et abrute les esprits.

Au milieu de cette vile alliance

de joie mauvaise et d'amnésie, l'intrépide site d'investigation *The Grayzone* a publié un article de Kit Klarenberg qui m'oblige à rouvrir un dossier nauséux sur lequel j'ai déjà beaucoup écrit, en particulier dans le registre littéraire.

On peut, pour se remémorer le contexte, lire *Le Mielou* se contenter du bref résumé qui suit.

AOÛT 1995, LE GÉNOCIDE EFFACÉ

Sans remonter trop haut dans l'histoire, rappelons que la Fédération de Yougoslavie a éclaté en 1991 pour donner aujourd'hui une mosaïque de petits États arrimés l'UE. Les frontières de ces nouveaux pays ne suivaient pas toujours, de loin, la carte ethnique. Des minorités serbes se sont ainsi retrouvées captives dans toutes les républiques sécessionnistes. En Croatie, cela fut un casus belli immédiat. La sécession croate était menée par un parti ultranationaliste, le HDZ, et son chef Franjo Tudjman. S'il avait vécu et publié en France ou en Allemagne, cet historien révisionniste aurait fini en prison pour ses thèses. En Croatie «indépendante», il fut financé par l'Allemagne et soutenu par les autres pays occidentaux. Ces pays n'ont jamais concrètement appuyé d'autre option politique en Croatie, tout comme, en Bosnie voisine, ils ont réservé leur soutien exclusif au parti fondamentaliste musulman. Ceux qui clamaient que «l'Europe, c'est la paix» ne soutenaient concrètement, dans leur voisinage immédiat, que les partis de la guerre.

Sous l'impulsion du HDZ et l'œil bienveillant de l'Occident, la Croatie a réhabilité les symboles, les figures et les valeurs de l'«État indépendant croate» de 1941, qui fut un satellite de Hitler et qui commit un génocide officiellement planifié contre ses populations serbes et juives. Dès le printemps 1991, la Krajina à majorité serbe se souleva contre les forces de Zagreb. Elle fut soutenue par la Serbie jusqu'en 1995, lorsque son président Slobodan Milošević, craignant pour sa propre survie ou berné par des promesses de dupes, décida de la lâcher. Il suffit de quatre jours — du 4 au 8 août 1995 — à l'armée croate appuyée par le renseignement et l'aviation américains pour littéralement *vider de sa population* une province qui comptait un quart de million d'habitants. Dans ses effets, mais aussi, comme on le verra, dans son intention, l'opération «Tempête» était un génocide. Elle préfigure la *table rase* que le gouvernement de Netanyahu est en train de faire de Gaza sous prétexte de combattre le Hamas.

Les médias occidentaux ont accordé peu de place à cette tragédie qui fut pourtant le plus grand crime de guerre de toute la séquence des conflits de Yougoslavie. Ils ont fait mine de croire et fait croire que l'exode précipité de cette population était l'effet d'une psychose induite par la propagande de Belgrade. La mémoire vive et *constamment exacerbée par les provocations du nouveau pouvoir croate*, du génocide de 1941-1945, qui a endeuillé chaque

famille de cette région, n'était jamais prise en compte. On se félicitait que la Croatie eût enfin reconquis son territoire *légal* — dans le sens d'une «légalité» hâtivement forgée en fonction des intérêts géopolitiques occidentaux. Si la population avait fuit cette légalité-là, c'était sa faute et celle de ses leaders. La Croatie n'avait aucune intention hostile à l'égard des civils serbes de Krajina, qui étaient d'ailleurs ses propres citoyens.

LES TUEURS ET CEUX QUI LES «COACHENT»

Cela vous rappelle l'Ukraine d'après le Mайдан et la répression du Donbass dès 2014? C'est exactement cela. Et ce n'est pas pour rien que les Ukrainiens parlaient de «solution croate» pour leur province rebelle. Ils avaient un modèle précis en tête et les mêmes soutiens dans leur dos.

«En septembre 2022, le *Kyiv Post* a salué la contre-offensive inattendue et couronnée de succès menée par l'Ukraine à Kharkov, la qualifiant d'«opération Tempête 2.0» et suggérant qu'elle annonçait la «capitulation» imminente de la Russie.»

Ce passage est tiré de l'article évoqué plus haut. On y comprend que le «règlement» violent du problème de la Krajina était la véritable feuille de route du gouvernement ukrainien issu du putsch de février 2014. Il permet aussi d'en extrapoler l'issue dans le cas où la Russie ne serait pas intervenue en 2022. L'auteur montre en effet, preuves en main, que l'intention de génocide était présente dans

la planification même de l'opération «Tempête» de 1995:

«Le plan a été révélé dans le procès-verbal d'une réunion tenue le 31 juillet 1995 entre Tudjman et ses hauts responsables militaires... Au cours de la conversation, Tudjman a déclaré à l'assemblée: «Nous devons porter des coups si durs que les Serbes, à toutes fins utiles, disparaissent.»»

L'enquête de Klarenberg dépeint un cynisme sans bornes appuyé sur une effarante duplicité — duplicité rendue possible par la complaisance et l'absence totale de sentiment humain, d'esprit critique et en fin de compte de *simple réflexion* des médias occidentaux. Les négociations de «paix» menées à Genève? Simple comédie destinée à gagner du temps comme, vingt ans plus tard, les fameux accords de Minsk. Mais l'article va plus loin. Il montre que les crimes de Tudjman n'étaient pas seulement tolérés par ses alliés, sur le mode pragmatique et truculent de Roosevelt: «c'est peut-être un fils de p..., mais c'est notre fils de p...». Ils étaient voulus et suscités. Klarenberg cite des incitations explicites du diplomate américain en charge du dossier.

Le sous-secrétaire d'État Holbrooke était à la Yougoslavie ce que la sous-secrétaire d'État Victoria Nuland serait à l'Ukraine: l'ange de la discorde et de la destruction. Le 18 août 1995, après le succès de la «Tempête», il confie à Tudjman: «Nous avons déclaré publiquement, comme vous le savez, que nous étions préoccupés, mais en privé, vous saviez ce que nous voulions». La

suite mérite d'être citée exhaustivement:

«Coachant de fait le président croate, Holbrooke conseilla à Tudjman de “prononcer un discours déclarant que la guerre était terminée et que [les Serbes] devaient rentrer chez eux”. Tout en prévoyant que “la majorité ne reviendrait pas”, Holbrooke estimait apparemment important de laisser au moins cette offre ouverte publiquement.

Les autorités croates ont réglé le “problème” en adoptant des lois discriminatoires rendant pratiquement impossible le retour des Serbes déplacés, tout en confisquant leurs biens. Malgré des preuves accablantes de crimes de guerre graves, le Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie, financé par l'OTAN, n'a inculpé personne pour l'opération Tempête jusqu'en 2008. De nombreux responsables, dont Tudjman, étaient morts entre-temps. Trois responsables militaires survivants ont finalement été poursuivis en 2011. L'un d'eux fut acquitté et deux condamnés, mais cette décision a été annulée en appel en 2012.»

ENFUMAGES ET DIVERSIONS

Ces choses ne sont pas des révélations pour tout le monde. Les propos de Tudjman tenus à la réunion de Brioni le 31 juillet 1995 sont connus de longue date. L'hypocrisie grossière de Richard Holbrooke était sa marque de fabrique, il s'en vantait comme Trump se vante de sa brutalité. J'ai, quoique très jeune, été témoin de ces événements et des tractations diplomatiques qui les entouraient. J'ai

raconté comment, entre autres, une crapule corrompue issue de l'aristocratie britannique était venue poser ses pieds sur la table du président de la République de Yougoslavie avant de formuler des menaces de bombardement otanien au cours d'une descente décrite comme «mission de paix» par les angéliques médias européens(2). Ce qui est nouveau, c'est que, trente ans plus tard, ces faits sont exposés devant l'opinion occidentale — ou du moins devant la partie de celle-ci qui veut encore garder les yeux ouverts.

Klarenberg ne se limite pas à relativiser le schéma victimes/bourreaux imposé depuis cette époque par la pensée dominante en Occident. Il inverse les perspectives à l'échelon stratégique. *Ce n'étaient pas les Croates qui se faisaient aider de l'OTAN pour arriver à leurs fins, c'était l'OTAN qui utilisait les Croates pour accomplir les siennes.* À l'époque, très peu s'en rendaient compte. Cette réalité ne deviendra évidente qu'en 1999 lorsque l'OTAN attaquera directement la Serbie pour en détacher sa province méridionale, le Kosovo, et y installer Bondsteel, la plus importante base militaire américaine hors USA.

La destruction de la Yougoslavie fut un «cas d'école», comme le disait Vladimir Volkoff. Volkoff pensait spécifiquement aux techniques de désinformation, mais on voit que ce fut aussi le prototype stratégique des opérations coloniales futures de l'empire américain, en particulier de l'Ukraine — Ukraine et Krajina sont le même mot, faut-il encore le souligner? — et de Gaza. Avant d'ex-

terminer une population, il s'agit de *désensibiliser* l'opinion face à son sort, ou de la reléguer aux oubliettes. Il y a des techniques pour cela. Par exemple celle qui suit.

Le «succès» de l'opération «Tempête» avait débordé ses planificateurs eux-mêmes. Toutes les routes entre la Krajina et la Serbie, essentiellement en Bosnie-Herzégovine, étaient engorgées de voitures et de tracteurs chargés de ce que les malheureux exilés avaient pu emporter dans leur fuite. Certains tracteurs étaient conduits par des enfants, les pères étant disparus ou morts. Des avions mitraillaient les colonnes de fuyards et les troupes se livraient à des exécutions sommaires. La catastrophe humanitaire menaçant de devenir embarrassante, les Américains décidèrent d'organiser un contre-feu. Le 10 août 1995, la secrétaire d'État Madeleine Albright convoqua soudain une conférence de presse pour dénoncer le «génocide» — non là où il se passait à cet instant même, mais à Srebrenica, une bourgade de Bosnie orientale que les Serbes avaient conquise un mois plus tôt sans que les observateurs de l'ONU présents sur place y aient vu de crimes notables.

Albright présenta des images satellites de terrains vagues qui ne prouvaient strictement rien en promettant des images explicites d'exécutions qui ne viendraient jamais. La fonction de diversion et d'enfumage de cette affaire que les Américains avaient littéralement sortie de leur chapeau était criante. Cela relevait des prestiges du montreur de foire, typiques

de la politique et de la communication américaines (voir «Les masques de Fantômas», AP505). Pourtant — et même en *admettant* que femmes, enfants et vieillards avaient été évacués en lieu sûr par le commandement serbe! — l'ensemble du monde occidental crut qu'il y avait eu génocide à Srebrenica, de même qu'il crut qu'il n'y avait *pas eu* génocide en Krajina. La diversion «marcha» aussi bien que la «Tempête» première avait «bien marché».

Lorsqu'on commencera à reconnaître et étudier les travaux de certains chercheurs au sujet de l'opération Srebrenica, le choc sera encore plus grand, mais c'est un tout autre sujet. Ce qu'on peut souligner d'ores et déjà, c'est qu'ici aussi le prototype s'est reproduit. Lorsque, à la suite des pourparlers de paix du printemps 2022, les unités russes levèrent leur siège de Kiev, l'Ukraine, l'UE et les États-Unis dénoncèrent le «massacre de Boutcha». Ce récit extrêmement douteux remplit lui aussi une fonction de diversion: pour le rejet, sur injonction occidentale, des accords de paix par Kiev et pour la contre-attaque dans le dos des troupes russes que Kiev avait lancée en profitant du «geste de bonne volonté» de Moscou.

- **Notule.** On relira à ce sujet «Boutcha, le message des brassards blancs», dans l'AP332 du 10 avril 2022, ainsi que «Atelier de storytelling à la Radio-Télévision Suisse romande», AP341 du 12 juin 2022. Dans le contexte actuel, les coulisses de la *fabrication de Boutcha* deviennent beau-

coup plus visibles. D'ailleurs on attend toujours la liste nominale des victimes obstinément réclamée par Moscou...

CODA

Le nettoyage ethnique de la Krajina a si bien été «blanchi» que l'UE/OTAN a pu désigner sans vergogne un fier participant à l'opération «Tempête» du nom de Tonino Picula comme rapporteur sur l'intégration (éventuelle) de la Serbie(3). L'énormité de la manipulation qui a réussi à faire passer les victimes pour les bourreaux et vice-versa, et faire croire que le «Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie» de La Haye était une authentique institution de justice et non une massue otanienne coiffée d'une perruque, a profondément marqué ma vie, et pas seulement parce que je suis originaire de cette province tragique, où naquit aussi Nikola Tesla. Un quart de siècle avant l'enfumage du Covid, la Yougoslavie était un test — test que les élites académiques, politiques et médiatiques de l'Occident ont lamentablement raté, comme elles rateraient le test pandémique. Ceci alors même que les gens du peuple, souvent, saisissaient la vérité par l'intuition de leur cœur.

Au début, j'avais envie d'attraper les gens par le collet: «Ne voyez-vous pas à quel point on vous manipule? C'est pourtant tellement gros!» Puis je me suis résigné à la nécessité de vivre entouré de *crétins de fonction*

à la stupidité apprise. Journalistes? Jobards opportunistes pilotant leur carrière avec l'arrière-train comme on pilote un ULM. Politiques euro-péistes? Complices de crimes de guerre. Grands juristes? Greffiers de l'absurdité normalisée. Grands universitaires? Blanchisseurs de récits politiquement orientés. Honneur aux exceptions, bien entendu, et je les ai saluées sans relâche. Ma seule réponse possible face à ce mur de déshumanité a été une parabole, *Le Miel*. Cela peut paraître dérisoire, mais cela a au moins ouvert quelques yeux et quelques cœurs. Je n'ai trouvé la sérénité nécessaire pour l'écrire que vingt ans, ou presque, après les faits.

À PROPOS DE KRAJINA, LIRE ÉGALEMENT

- «L'ère de la terreur», AP017; «Comment je suis devenu écrivain», AP107; «Retour au langage de la massue», AP277; «Krajina, l'effacement effacé», AP297; «La comtesse de l'envers du miroir», AP378; «Cette Italie qui ne plie pas», AP379; «Le jour où l'ordre mondial a basculé», AP434.

NOTES

1. Sur le concept de hainisme, voir «Comment nommer l'innommable?», AP434.
2. Voir «Les pieds sur la table, ou la véritable diplomatie otanienne», AP469.
3. Mais, me dira-t-on, une organisation qui a pu mettre à la tête de son Comité militaire en 1961 un ancien officier de l'État-major de Hitler n'est pas à une provocation près...



ENFUMAGES par Eric Werner

Ce que la Guerre froide nous cachait

EN CE TEMPS-LÀ, ÉRIC WERNER ÉTAIT ANTISOVIÉTIQUE, VOIRE ATLANTISTE. COMME RAYMOND ARON, COMME CAMUS. ET, DANS LEUR ÉPOQUE, ILS AVAIENT RAISON: LA LIBERTÉ ÉTAIT BIEN «ICI». COMMENT AURAIENT-IL PU DEVINER LA VILAINE PLAISANTERIE QUE L'HISTOIRE ALLAIT LEUR JOUER?

La violence des forts a toujours existé, elle fait depuis la nuit des temps partie du paysage humain, et en particulier politique: on en a un nouvel exemple avec Trump. Sauf que Trump ne fait pas que se comporter comme il le fait: en plus il affiche la couleur. Beaucoup cherchent à donner le change: lui non. Quand on creuse un peu, Trump ne se comporte, en fait, pas très différemment de ses prédécesseurs. Aussi loin qu'on remonte dans le temps, la politique américaine a toujours été d'une extrême brutalité.

Mais cette brutalité s'avancait le plus souvent masquée. Je fais bien sûr référence aux beaux discours sur la démocratie et les droits de l'homme. C'était l'hommage du vice à la vertu. Avec Trump, tout cela a disparu. Lui joue cartes sur table. Trump est peut-être un violent, mais ce n'est assurément pas un hypocrite. Il dit ce qu'il pense et fait ce qu'il dit. Les beaux principes, il n'en a rien à faire, et même il le dit.

En cela, peut-être, résiderait la nouveauté. Mais c'est un trait d'époque. En Europe également, les

élites gouvernantes ont de plus en plus aujourd'hui tendance à s'asseoir sur les principes et à le dire. Elles sont, il est vrai, entièrement entre les mains des Américains. Elles ont donc spontanément tendance aussi à imiter leur maître — en rajoutant même parfois un peu. Mais peut-être n'imitent-elles en fait personne. Elles sont sur une ligne parallèle à celle de Trump, c'est tout. On n'a pas besoin d'être dans la main des Américains pour faire comme les Américains.

Ce qui, par parenthèse, n'ôte rien à l'urgence qu'il y aurait à *ne plus être* dans la main des Américains. J'ai souvent ici même utilisé l'expression de «princes-esclaves» à propos des dirigeants européens: princes au regard de leurs propres populations, esclaves au regard du maître américain. On espère bien qu'un jour ou l'autre quelqu'un, en Europe (ou qui sait même peut-être en Suisse; il n'est pas interdit de rêver!), osera s'affranchir de son statut de prince-esclave et envoyer promener le maître américain: *US go home!*

MISES EN GARDE PRÉCOCES

A l'époque de la guerre froide, j'étais personnellement assez, et même *très* atlantiste. L'Alliance atlantique m'apparaissait comme un rempart contre le totalitarisme (à l'époque soviétique) — or, assurément, je n'aimais pas le totalitarisme. Je ne suis jamais allé jusqu'à opposer le camp du bien à celui du mal, mais, clairement, j'étais content de me trouver de ce côté-ci du rideau de fer,

le côté occidental, et non de l'autre. C'était la position de Camus et aussi de Raymond Aron, deux auteurs qui ont beaucoup compté pour moi en ces années-là et auxquels, aujourd'hui encore, j'aime à me référer, car ils ont eu la bonne attitude — je pense en particulier aux polémiques qui les ont opposés, l'un comme l'autre, aux compagnons de route du Parti communiste, volontiers aveugles sur ce qu'était le communisme: le communisme comme réalité. Eux (Camus et Aron) nous rappelaient à la réalité.

Autre auteur qui nous rappelait à la réalité: Soljénitsyne bien sûr. Lui avait une expérience personnelle du Goulag et en donne donc une description de première main — dans *L'Archipel du Goulag*, entre autres, mais aussi dans ses œuvres de fiction. J'ai beaucoup lu Soljénitsyne en ces années-là.

Bref, j'ai été atlantiste et ne vois d'ailleurs pas pourquoi je ne l'aurais pas été. Sauf que je n'ai pas su anticiper l'après-guerre froide — ni en conséquence non plus les combats de l'après-guerre froide. Moi qui pourtant avais lu de près le grand livre de Hannah Arendt sur les *Origines du totalitarisme*, je n'ai pas été assez attentif aux tout derniers textes d'Arendt, ceux mettant en garde contre les risques de contamination du pouvoir par le mensonge et la violence, risques pourtant bien réels à l'époque déjà. Arendt n'a jamais exactement dit qu'un jour ou l'autre le régime occidental se transformerait en régime totalitaire, mais

elle voyait bien qu'il était engagé sur une mauvaise pente.

Elle voyait bien en particulier que les militaires et les services spéciaux pesaient d'un poids toujours plus lourd sur la politique américaine — et s'en inquiétait. Elle ne manqua pas par ailleurs de critiquer l'engagement américain au Vietnam, tout comme les atteintes aux libertés civiles qui en furent la contrepartie au plan interne. On retiendra également son commentaire au sujet de l'assassinat du président Kennedy survenu en novembre 1963: «Cette affaire texane, avec ce double meurtre et les tentatives évidentes faites pour ne pas informer le public, a tout d'un événement survenu dans un État policier. L'incompétence des services de sécurité du président, qui laissent sans surveillance un immense bâtiment d'où on a une vue sur tout l'environnement a quelque chose d'irréel.»

«Un État policier», dit Arendt. Rappellera-t-on qu'à la même époque la CIA inventait la *stratégie du choc*, stratégie promise au bel avenir que l'on sait (en Amérique du Sud pour commencer, puis en Irak, aujourd'hui dans l'ensemble des pays de la zone occidentale, au travers des directives de l'OTAN en matière répressive et de maintien de l'ordre). Ce sont des choses qui n'ont été rendues publiques que beaucoup plus tard (le livre de Naomi Klein sur le sujet date de 2007). Mais elles n'avaient pas besoin d'être rendues publiques pour produire leurs effets. On pourrait aussi évoquer le plan

Condor et les doctrines de contre-insurrection qui donneront plus tard naissance à l'État total et au contrôle social généralisé. Arendt n'était peut-être pas informée de toutes ces choses, mais de beaucoup d'entre elles très certainement. A aucun moment elle ne fait le rapprochement avec le nazisme. Mais quand elle parle d'État policier, elle ne peut pas ne pas avoir en tête le nazisme, qu'elle-même avait dû fuir en 1933.

Bref, j'avais bien sûr raison de dénoncer, comme je le faisais, l'anti-anticommunisme des intellectuels de gauche, mais mon angle de vue était trop étroit. Je ne voyais pas que l'opposition entre démocratie et totalitarisme, si elle se reflétait bien dans le conflit Est-Ouest, lui était également *transversale*, en ce sens que la question totalitaire n'était pas seulement présente à l'Est mais aussi à l'Ouest. Arendt et quelques autres en étaient conscients, mais ils n'étaient pas très nombreux à le dire. Ou alors le disaient (à l'extrême gauche notamment) mais commettaient, quant à eux, l'erreur inverse: celle d'ignorer le totalitarisme à l'Est. L'ironie de la situation est que les mêmes qui à l'époque minimisaient la menace soviétique tout en critiquant l'OTAN et les Américains (en gros l'intelligentsia gauchisante et ses relais dans la presse de grand chemin) sont aujourd'hui très hostiles à la Russie qu'ils accusent de tous les maux. Ils hurlent également au complotisme chaque fois qu'on leur met sous le nez certaines choses pourtant bien réelles en contraste

avec le décor en carton-pâte de la démocratie officielle. On est presque ici à fronts renversés.

VIOLENCE ET RAISON

Autre remarque encore. On commémore ces jours-ci le 80e anniversaire du double bombardement américain d'Hiroshima et de Nagasaki, qui marqua le début de l'ère nucléaire, avec à l'horizon le spectre de la destruction mutuelle assurée (*Mutual Assured Destruction*: MAD). Ce spectre a été présent tout au long de la guerre froide et il continue aujourd'hui encore à nous hanter. Pour parler comme Hannah Arendt, il y a quelque chose d'irréel à penser que des individus comme Trump ou d'autres qui leur ressemblent ont accès au bouton nucléaire et pourraient ainsi, s'il leur en venait le caprice, anéantir toute vie sur terre. Mais ce n'est qu'un aspect particulier de la question. Le vrai problème, en fait, qui se pose est celui des rapports entre violence et raison. Il ne se pose pas seulement à propos de l'arme nucléaire, mais à son propos tout particulièrement.

Je ne peux pas traiter un tel sujet dans l'espace qui me reste, j'y reviendrai donc une prochaine fois. Juste une remarque en attendant. Les années de guerre froide ont été très marquées par les théories de la

dissuasion. En France, un des spécialistes de ces questions était Raymond Aron, qui a écrit deux grands livres sur le sujet: *Paix et guerre entre les nations* (1962) et *Clausewitz, Penser la guerre* (1976). Il faudrait bien sûr nuancer ce que je vais dire, mais Raymond Aron exprimait dans l'ensemble des vues plutôt *positives* sur la dissuasion. Il *croyait* à la dissuasion. Et de fait on peut dire que pendant les années de guerre froide, la dissuasion a bien fonctionné. Il n'y a pas eu de guerre nucléaire. Personne n'a poussé sur le bouton. C'est évidemment un argument en faveur des théories de la dissuasion. C'est ce que pensait Raymond Aron, et à l'époque je pensais comme lui. Aujourd'hui, en revanche, beaucoup moins. C'est ce que j'essaierai d'expliquer dans un prochain article.

LECTURES SUGGÉRÉES

- Albert Camus, *L'homme révolté*, Gallimard, 1951.
- Raymond Aron, *L'Opium des intellectuels*, Calmann-Lévy, 1959.
- Hannah Arendt, *Du mensonge à la violence*, Calmann-Lévy, coll. Pocket, 2012.

Le magazine de l'Antipresse est un hebdomadaire de réflexion et de divertissement multiformats.

Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 202, 1950 Sion, Suisse.

Rédacteur en chef: Slobodan Despot. Direction stratégique: Yulia Baburina.

Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](http://www.antipresse.net).

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

LE GRAND JEU par Jean-Marc Bovy

Ivachov, général dissident

ON PEUT ÊTRE UN GRAND OFFICIER RUSSE ET DÉSAPROUVER L'OFFENSIVE LANCÉE PAR SON PAYS CONTRE L'UKRAINE EN 2022. C'EST LE CAS DE LEONID IVACHOV, ILLUSTRE GÉNÉRAL TROIS ÉTOILES À LA RETRAITE.



que la Russie était intervenue pour protéger les populations russes du Donbass bombardées pendant huit ans.

Deux mois avant le déclenchement de l'opération Z, Ivachov avait adressé à Poutine une lettre ouverte, dans laquelle

Homme de métier, mais aussi politologue averti, Ivachov avait compris avant même le début de l'offensive que l'armée russe ne serait pas capable de faire tomber Kiev en quelques jours. Il savait les Ukrainiens prêts à s'unir pour résister dans un élan de nationalisme savamment encouragé de l'extérieur. Il avait prévu que l'OTAN se trouverait renforcée par l'offensive russe. C'était l'occasion rêvée pour l'Alliance atlantique de s'attribuer le rôle de protecteur de l'Ukraine et faire oublier dans le même temps

il mettait en garde contre l'usage de la force en Ukraine. L'opération pouvait «remettre en question l'existence de la Russie elle-même en tant qu'État» et «faire pour toujours des Russes et des Ukrainiens des ennemis mortels». Il prédisait des pertes élevées dans les deux camps, pertes qui «affecteront certainement l'avenir démographique de nos pays en voie de déclin mortel». Il prédisait aussi que l'imposition de sanctions ferait de la Russie «un paria de la communauté internationale». La lettre a été publiée sur le site de l'As-

sociation des Officiers de la Fédération de Russie le 31 janvier 2022.

Il est étonnant que dans un régime réputé autoritaire, comme celui de la Russie, un organisme qui fédère l'ensemble des officiers de la Grande Muette prenne position haut et fort dans un projet qui l'implique directement: celui d'une campagne de guerre, même si celle-ci est déguisée sous le nom d'opération spéciale. Le devoir de réserve des membres de l'armée et notamment de ses chefs en matière politique est pourtant une règle appliquée jusque dans les pays les plus démocratiques.

L'opposition des professionnels de l'armée à la gouvernance de Poutine, en particulier dans le domaine de la sécurité, n'est pas nouvelle ni fortuite. Elle remonte à l'an 2000, année de l'accession de Poutine à la présidence, qui coïncide avec un fait méconnu: la mise à pied de 56 des plus hauts gradés de l'armée. Un quart de siècle plus tard, cette purge continue de produire ses effets. Le Président a toujours de la peine à trouver l'homme compétent qui lui obéisse à la tête de l'armée et qui soit reconnu par les militaires comme un des leurs. La rébellion de Prigogine en 2023, qui est venu menacer Poutine avec ses troupes jusqu'aux abords de la capitale, a encore aggravé le sentiment que le chef de l'État a de la peine à garder le contrôle de son armée.

A sa manière, le général retraité Ivachov est aussi un militaire rebelle. En vrai patriote, il se fait un devoir de contester publiquement la poli-

tique de sécurité de son pays quand il la juge désastreuse. Son parcours est exemplaire. Il est né en 1943 dans un sovkhوزه de la lointaine Kirghizie, à 3000 km de Moscou. Jeune garçon invité à jouer de l'accordéon pour divertir des militaires en congé, il est séduit par l'armée. Tout au long de la trajectoire qui le propulse à la tête de corps d'armée et jusqu'aux plus hautes responsabilités du ministère de la Défense, il ne cessera pas pour autant de cultiver l'art de l'écriture et de la poésie. Admis dans l'Union des écrivains, il s'inscrit dans la tradition littéraire russe d'un Pouchkine et d'un Lermontov, qui ont conjugué leur culte des Muses avec le service à la patrie jusque sur les champs de bataille.

Le destin d'Ivachov va le confronter à des événements clés de l'histoire de la Russie et du monde. En 1968, jeune officier à la tête d'une compagnie, il participe à la répression du Printemps de Prague. Il comprend que sans l'usage de la force, le règne du communisme dans les démocraties populaires d'Europe de l'Est est condamné. En août 1991, scénario inverse: membre de la nouvelle administration de Boris Eltsine, il joue un rôle actif dans l'écrasement du putsch fomenté par les vieux communistes qui voulaient empêcher la dissolution de l'URSS et avec elle du communisme dans les quinze républiques de l'empire soviétique. Il en tirera personnellement les conséquences en démissionnant du parti communiste après trente ans d'engagement, sans pour autant adhérer

aux nouvelles valeurs du capitalisme libéral et mondialiste importé d'Occident.

Autre chapitre crucial de sa biographie: promu à la tête des affaires extérieures du ministère de la Défense à la fin de l'ère Eltsine, il représente son pays au Conseil conjoint permanent Russie-OTAN créé en 1997, où se discute le sort de la Yougoslavie et plus particulièrement celui du Kosovo. Le 24 mars 1999, au moment où commencent les bombardements de l'OTAN sur la Serbie, le général Ivachov prend l'initiative de rompre tout rapport avec l'OTAN, de renvoyer de Moscou les attachés militaires des pays membres de l'Alliance atlantique et de mettre un terme aux exercices militaires organisés en commun. Dans ses conférences de presse quotidiennes, il ne mâche pas ses mots et condamne la politique d'agression de l'OTAN, à laquelle il colle l'étiquette de «fascisme», voire de «génocide». Son intransigeance

à l'égard de l'Occident n'est certainement pas étrangère à sa mise à la retraite prématurée de l'active en 2001. C'est l'année où Poutine reprend langue avec les USA à la suite de l'attaque du 11 septembre. Le but affiché du nouveau président est de lutter ensemble avec l'Occident contre le terrorisme et de nouer un dialogue constructif au sein du Conseil OTAN Russie nouvellement constitué.

Alors qu'il est mis à pied en 2001 à l'âge de 58 ans, Ivachov ne se laisse pas décourager et fait un nouveau départ. Aux côtés d'esprits féconds et dissidents, à l'image de Douguine, Glaziev et Delyaguine, il anime un courant qui cherche à donner à la Russie de nouveaux repères dans la situation complexe où elle se trouve actuellement. Dans un prochain article, nous nous pencherons sur sa contribution au mouvement d'opposition constructive auquel il participe depuis plus de deux décennies.

Pain de méninges

LA DOULEUR DE L'ÉGOÏSTE

Il est difficile d'imaginer, et encore plus difficile de décrire, la fureur et la surprise exacerbée d'un égoïste né lorsqu'il se trouve trahi et abandonné, ou tout simplement soumis à une de ces épreuves qu'il a l'habitude de faire subir aux autres. C'est le cri exaspéré que lance le tigre blessé contre ses agresseurs, lui, qui toute sa vie ne faisait que blesser et agresser tout ce qui se trouvait à sa portée."

— Ivo Andrić, *Signes au bord du chemin*.

RECONQUÊTES par Slobodan Despot

Juan Asensio, ou l'inarrêtable ronde du Stalker

PLUS DE DIX ANS AVANT LA CRÉATION DE L'ANTIPRESSE, JUAN ASENSIO AVAIT DÉMARRÉ UNE CHRONIQUE DE CE «TEMPS DES ROBOTS» QU'IL POURSUIT AUJOURD'HUI ENCORE, APRÈS MILLE ET CENT SEMAINES, SANS FLÉCHIR ET SANS SE LASSER — ET SOUS UN ANGLE PRÉCIS: CELUI DE LA LITTÉRATURE. ENFIN, DE SON «CADAVRE», VU LA DÉCOMPOSITION CULTURELLE DONT NOUS SOMMES LES TÉMOINS. SI VOUS NE CONNAISSEZ PAS ENCORE LE «STALKER» (JUANASENSIO.COM), VOICI L'OCCASION DE DÉCOUVRIR UNE ENTREPRISE TITANESQUE DE CRITIQUE ET DE MÉMOIRE DONT LES MÉDIAS DE GRAND CHEMIN NE VOUS PARLERONT JAMAIS.

Ce médecin légiste des lettres a le jugement sûr, la plume ample et l'épigramme féroce. Il pourfend sans concession les baudruches et défend avec rage ce qu'il considère comme le bagage nécessaire d'une humanité encore consciente jetée dans une «Zone» dont les lois nous sont de plus en plus étrangères. Les essais qu'il consacre à ses lectures sont parfois en soi des livres. Ils peuvent heurter, étourdir, éduquer, provoquer — mais constituent dans leur ensemble une bibliothèque fascinante de notes et de commentaires sur l'époque elle-même.

Ces dernières années, nous avons été rapprochés par la passion littéraire d'un grand ami disparu l'an dernier. La dernière bataille de Jean-François Michaud avait été de sauver de l'oubli un chef-d'œuvre étouffé de la littérature française, *Les Français de la décadence* d'André Lavacourt (voir AP418). Juan Asensio a repris le flambeau. Cette



cause commune est l'un des motifs de cet entretien. Pour le reste, qu'il nous suffise de mentionner l'amour de la vraie littérature et de la pensée sans entraves...



ANTIPRESSE

Vous avez d'emblée placé votre blog sous le haut patronage d'Andreï Tarkovski et de son film envoûtant du même nom. Vous dites aussi que «la Critique contemporaine... crève de ne plus être capable de brasser une multitude d'œuvres et, ce faisant, d'établir de secrètes correspondances entre elles». L'ampleur de l'horizon et le réseau de correspondances, de fait, sont les caractères marquants de cet organisme critique qui croît à la manière d'une structure cérébrale. Comment vous est venue l'idée de créer *Stalker* en 2004? Que faisiez-vous à l'époque?

***** JUAN ASENSIO

Je me trouvais alors dans une salle des marchés, dans le centre d'affaires de l'avenue Kléber, à m'occuper pour la succursale d'une grande banque de ce que l'on appelle le «*morning fax*», un document balayant l'actualité boursière et économique de la veille, dont j'assurais le montage en récupérant les recommandations quotidiennes des analystes financiers, une partie de la rédaction — celle consacrée aux évolutions des indices nord-américains, européens et japonais — ainsi que la relecture et la correction, puis l'envoi aux clients.

Sortant sans le moindre sou en poche d'une thèse inachevée sur la figuration du Démon chez Bernanos, Mauriac et Green, lamentablement dirigé par l'affreuse incompétente

qu'est Monique Gosselin-Noat qui me donna un sujet qui avait déjà été traité sans même qu'elle le sache, je n'avais bien évidemment aucune formation ni expérience à faire valoir dans l'univers, aussi complexe que fascinant, de la Bourse, et c'est sur le tas que j'apprenais le ronflant métier de *responsable de la qualité rédactionnelle*, intitulé inventé pour moi de toutes pièces.

C'est vers cette époque, nous sommes donc en février-mars 2004, que Maurice G. Dantec fut traîné dans la boue après que sa correspondance par définition privée avec le Bloc identitaire se retrouve étalée sur la Toile, étrillée par les habituelles baudruches journalistiques gonflées au pet de macaque, qui traitèrent comme il se doit l'écrivain de tous les noms d'oiseaux fascistes possibles et imaginables, sous couvert, comme toujours, de la plus criante des objectivités. Il faut bien mesurer que, dans ces années-là, Dantec était au moins aussi connu que Houellebecq, si ce n'est davantage, alors qu'il semble désormais tellement oublié que l'on douterait presque de l'avoir lu, rencontré, d'avoir échangé avec lui et, surtout, de l'avoir défendu contre ces rats pelés. Pas un jour ne passait sans que la tête de Dantec, qui parvenait quand même à revenir à la surface et à reprendre un peu d'air, ne soit de nouveau enfouie dans la mare de merde liquide où l'avaient jeté nos implacables censeurs germanopratin.

Je traînais alors avec l'équipe pour le moins hétéroclite de la revue *Cancer!* et nous discutons d'une façon point trop inefficace de ne pas laisser impunis les ténias qui vouaient l'écrivain aux gémonies. Nous avons certes réagi par le biais d'un numéro de défense et d'illustration, devenu collector, mais dans une temporalité qui n'avait évidemment aucun rapport avec celle, quasi instantanée, d'un de ces orages de grêle coprolithique que la Presse jette à ceux, non pas qui la gênent, car absolument rien ne la gêne, mais à ceux dont la célébrité lui permettra d'écouler sa marchandise avariée, de nouveaux mots vérolés dont un Kraus et un Klemperer étudièrent quelques notables spécimens qui, depuis lors, n'ont pas cessé de se reproduire comme des asticots sur un cadavre encore chaud.

C'est à ce moment-là qu'il me fut suggéré, par le responsable de l'informatique de la société où j'officiais, de créer un de ces innombrables blogs généralement aussi éphémères que sots et insignifiants: le titre *Stalker* s'imposa avec une évidence tranquille et je dus, ensuite, me demander plus d'une fois pourquoi le plus célèbre film de Tarkovski, auquel je voue une admiration que je pense être sans bornes, à la fois pour l'artiste, mais aussi pour l'homme, clignota derrière mes paupières comme un signe insistant, quelque *Mané*, *Thécel*, *Pharès* dont je ne pouvais repousser l'impératif catégorique bien longtemps. Il me *fallait* créer ce blog, ouvrir la Zone, ce qui

est après tout peu, mais, ce qui est bien davantage, il me fallait y pénétrer puis l'explorer et en rapporter pourquoi pas des trésors.

Par la suite, cette autre évidence me parut être difficilement contestable: le critique, comme le stalker, pénètre dans la Zone mystérieuse dont il connaît le moindre danger en y emmenant avec lui d'autres personnes, toutes pressées de se rendre dans le lieu ultime, telle chambre secrète où elles pourront, du moins le prétend-on, exaucer leur vœu le plus invouable. La Zone, c'est aussi la littérature. Voyez d'ailleurs ce qu'en écrit le cinéaste: «J'ignore ce qui se passe ici en dehors de notre présence... mais il suffit qu'on se montre pour que tout entre en mouvement. Nos humeurs, nos pensées, nos sentiments, toutes nos émotions, provoquent ici des changements que nous ne sommes pas en mesure de concevoir.»(1) C'est ainsi seulement que j'admets les exercices de lecture et de critique: les livres se parlent entre eux, bruyamment ou à mots couverts, attendant, je le crois sincèrement, qu'on les ouvre et les lise, puis non seulement nous transforment, ce qui est une banalité devant laquelle même un nain critique comme Arnaud Viviant ferait la moue, mais se transforment eux-mêmes. Les plus grands romans, que j'ai appelés *monstrueux* en reprenant une analogie de José Bergamín comparant certains textes à un labyrinthe au centre duquel se cache quelque dangereux Minotaure, comme les trous noirs selon les

astrophysiciens, peuvent se fondre les uns dans les autres, *fusionner*. Aucun roman ne se fond ni ne fusionne avec un autre roman bien sûr, mais je crois qu'ils échangent entre eux de l'information, ils dialoguent, ils s'interpénètrent, comme le montre, parmi quelques autres exemples, l'admirable *Sous le volcan* de Malcolm Lowry qui ramasse et condense tous les livres, si je puis dire.

Un autre exemple de mes dires pouvant paraître ésotériques? *Moby Dick*, que tout le monde a lu ou devrait avoir lu, prodigieux dédale de significations tissant une toile aussi chamarrée que les parures dont Gustave Moreau recouvrait ses créatures lascives et corrompues, et que tout un tas de commentateurs, y compris les plus mauvais comme Yannick Haenel qui est nul (Yannick Haenul, gagnons du temps), ont commenté, n'y apportant le plus souvent pas un seul atome d'originalité. Voyez, au contraire, comment un roman crépusculairement violent tel que *Méridien de sang* de Cormac McCarthy peut éclairer le texte de Melville, colossal comme une créature venue des profondeurs marines. Me viennent à l'esprit d'autres cas, célèbres ou absolument insoupçonnables, comme cette référence indirecte au *Grand Dieu Pan* d'Arthur Machen dans les premiers mots de *Sous le soleil de Satan* de Georges Bernanos, évoquant Paul-Jean Toulet qui traduit en français le roman d'horreur fantastique, cette énigmatique référence ayant fait sécher

les plus grands pontes bernanosiens depuis 1926 qui se sont contentés de bêler que Toulet était un poète auteur de vers charmants. Imbéciles, n'ont-ils donc pas remarqué que Mouchette, comme l'héroïne de Machen, était devenue la maîtresse de Satan?(2) Imbéciles au carré, n'ont-ils pas vu que *Monsieur du Paur* annonçait *Monsieur Ouine*?

ANTIPRESSE

Vous publiez vos critiques sur le *Stalker* depuis mars 2004, sans arrêt. Quel est le mobile, ou le moteur, d'une telle endurance, d'un travail aussi obstiné — quoique vous sembliez le considérer parfois comme une voix dans le désert?

JUAN ASENSIO

Au début, incontestablement, une forme d'émulation je suppose, car dès ses premiers mois d'existence, la Zone s'attira de solides sentiments, qu'ils soient de soutien voire d'admiration ou, *a contrario*, de très franche détestation. Il faut dire que je n'ai jamais ménagé mes coups, considérant, comme Bloy, que les horions distribués à de mauvais livres ne valaient rien s'ils ne s'abattaient pas sur les faces cafardeuses de ceux qui les avaient lamentablement écrits ou plutôt, *faits*, comme on fait d'autres choses que l'on s'efforce toutefois de ne pas exposer en public!

Aussi, j'ai persévéré quand j'ai compris, assez vite tout de même, que cette entreprise était absolument unique sur la Toile, comme me le confirmèrent de nombreux

lecteurs, pas tous français du reste. La Zone comblait l'attente de beaucoup de personnes en fait, attristées ou même effarées qu'il ne soit plus possible, en guise de critique littéraire, de trouver autre chose que de la réclame journalistique plus ou moins éhontément putanesque.

Il y avait, bien sûr, la volonté, non de me servir, car, dans ce cas, j'aurais fait le nécessaire, essentiellement courber l'échine et montrer combien je pouvais, sans un seul renvoi écœurant, avaler de coulevres, mais le désir de servir la littérature: je crois l'avoir servie au-delà de mes plus folles hypothèses de longévité, car abandonner l'exploration de la Zone est très vite devenu une nécessité à mes yeux, à laquelle pourtant je ne me suis jamais résolu. Un jour peut-être, un étudiant se plongera dans son labyrinthe, puisque ce blog est riche de quelque 2 000 notes, évidemment pas toutes écrites par moi puisque, très vite là encore, et contrairement aux propos des ricaneurs, j'ai ouvert la Zone à des personnes qui, pour certaines du moins (Francis Moury, le regretté Dominique Autié, Baptiste Rappin ou Gregory Mion pour les plus fidèles contributeurs), sont devenues des amis.

ANTIPRESSE

Au fond, quel est le sens d'un blog littéraire «forensique»? Pourquoi ce sous-titre: *dissection du cadavre de la littérature*? La littérature est-elle vraiment morte?

JUAN ASENSIO

Tout livre qui n'a pas encore été lu est, pour ainsi dire, mort, s'emmure du moins dans une espèce d'engourdissement et fige ses forces vives, lazariennes, de résurrection: combien de bons voire de grands romans dorment dans les caves ou les greniers, dont plus personne ne parle? Pour les faire revivre, il faut donc s'atteler à les chercher, puis les lire, puis les évoquer.

Je ne sais pas si la littérature est morte, mais tout se passe comme si notre époque rendait de plus en plus improbable et aberrante l'apparition, miraculeuse, d'un Flaubert, d'un Céline ou d'un Balzac. Que diraient-ils? Dans quelle langue saccagée le diraient-ils? Je crois ne pas être le seul à noter que la France s'efface de la scène internationale, selon l'expression convenue, mais je suis un des rares, encore vivant, à gueuler qu'elle s'efface parce qu'elle n'a strictement plus rien à dire de grand et de fort, alors qu'elle a conquis le monde des esprits, le monde tout court à dire vrai, par la rayonnante subtilité et la richesse de sa langue, de sa littérature! Quand on se dit qu'un Cendrars s'est transformé en ce vilain canard journalistique qu'est Sylvain Tesson, quand une haridelle hargneuse comme Annie Ernaux, dont le seul talent aura été de nous détailler le mécanisme des pertes vaginales au moyen d'une prose elle-même liquide, non pas translucide, mais transparente, antique sorcière hélas increvable, conservée dans son jus de haineuse pétition-

naire, quand cette horreur a-littéraire a reçu le prix Nobel de la littérature, quand on constate, stupéfait, qu'un Édouard Louis, autrement dit le résultat d'une expérience scientifique visant à accoupler un mandrill à cul versicolore avec un veau transgénique — et même transitionnel, car on n'arrête pas le Progrès —, que cette chimère, dont le sang a été remplacé par de la bile et la réflexion par de la prétention et une envie consumante, est capable de juger de haut Jean Genet, on se prend à rêver, comme le colonel Kilgore, de pouvoir un jour humer l'odeur du napalm au petit matin!

ANTIPRESSE

Au sens existentiel, quelles sont les lectures qui vous paraissent incontournables? Et dans le cadre du *Stalker*, quels sont les articles où vous avez mis le plus de votre propre chair?

JUAN ASENSIO

Je crois que nous pouvons affirmer, sans trop craindre de nous tromper, qu'il suffit à un lecteur de lire, mais à fond bien sûr, les tragiques grecs, l'Ancien et le Nouveau Testament, *L'Iliade* et *l'Odyssée*, Dante, Shakespeare, Kierkegaard, De Quincey, Dostoïevski, Conrad, Faulkner, Warren et peut-être encore Kafka, pour ne pas avoir besoin de s'encombrer d'autres lectures!

Ce sont sans doute les textes que j'ai regroupés dans l'onglet *Art poétique* qui sont les plus personnels; je ne sais pas si ce sont les plus réus-

sis, ça non, mais les plus personnels, assurément. Je parle très peu de moi, car un critique se doit d'être transparent, même si le filtre au travers duquel il propose de découvrir un texte est d'autant plus fin et complexe dans le tissage de ses mailles qu'il est riche de toute la décantation qui aura laissé sa vie quotidienne.

ANTIPRESSE

La littérature comme outil de connaissance et vérité infalsifiable: est-ce une réalité ou une illusion?

JUAN ASENSIO

Si les mots ne sont pas de ce monde, selon Hugo von Hofmannsthal, ils peuvent donc mentir; la littérature est, non seulement falsifiable, mais fausse, au sens où elle crée, comme chez Dick, un univers parallèle, autonome, qui n'est pas le nôtre, même si existent des passerelles et des sas. Outil de connaissance, assurément, et qui permet même à tout lecteur un peu conséquent de porter un diagnostic sur la société et lui-même. Encore faut-il le vouloir, et parvenir à radiographier ses propres méninges.

ANTIPRESSE

Nous avons publié en notre temps une brochure intitulée *Un bagage pour la vie: 45 lectures qui forment la jeunesse sans forcément l'emmerder*. Auriez-vous l'idée de composer un *vademecum* analogue: lectures de survie, de rébellion, de jubilation, de satire, de «grande santé», de mariages et d'enterrements, etc. ?

JUAN ASENSIO

En aucun cas, j'ai toujours estimé qu'un lecteur se formait en lisant: tout bon livre, tout grand auteur, cite et convoque d'autres livres et d'autres auteurs, qu'il les admire ou au contraire les déteste. Voilà le guide le plus sûr: lire et, surtout, *relire*.

ANTIPRESSE

Un mystère, ces derniers temps, nous a rapprochés: le roman maudit et «impubliable» d'André Lavacourt, *Les Français de la décadence*, chef-d'œuvre publié jadis par Gallimard avant d'être enseveli dans l'enfer de la bien-pensance. Un ami commun, aujourd'hui décédé, avait tout mis en œuvre pour rééditer ce monument. Vous-même y avez consacré plusieurs articles d'envergure. De quel monde enfoui ce livre nous parle-t-il?

JUAN ASENSIO

Vous évoquez Jean-François Michaud, qui en effet me fit découvrir l'unique roman de Pierre Couturier signant André Lavacourt, *Les Français de la décadence*, publié en 1960 par la maison que vous citez, Gallimard, et qui en avait visiblement oublié jusqu'à son existence! Il me proposa de le lire, m'en offrant un des rarissimes exemplaires existants, puisque ce livre n'a jamais été réédité depuis la date de sa parution. Le lisant, chaque page me fit ouvrir de grands yeux, tant le texte de Lavacourt, par l'imbrication de différentes trames narratives, la variété du propos, le mélange des registres

de langue, le flot rabelaisien des situations et des images, l'intention politique et même la vision métapolitique, pouvaient me faire penser à d'autres œuvres, beaucoup plus célèbres que *Les Français de la décadence* tombés dans l'oubli le plus profond, effacé de la plus longue et secrète mémoire des hommes, pour le dire avec Mohamed Mbougar Sarr.

Je commençais, une fois le roman lu et d'emblée relu, mes recherches, qui allaient se révéler non seulement aussi difficiles que passionnantes, mais riches de découvertes, au nombre desquelles le fait que Couturier/Lavacourt, s'il n'avait publié qu'un seul roman, avait beaucoup écrit, non seulement des nouvelles dont nous n'avons conservé le texte que pour certaines d'entre elles, comme par exemple celles qui furent publiées dans plusieurs titres de revues non seulement très clairement homosexuelles, mais pédophiles, telle *Arcadie*, mais des ouvrages, pas tous romanesques, adressés à des éditeurs, dont Gallimard, et dont il ne reste probablement plus rien.

Cette recherche méthodique et fébrile, extrêmement difficile je l'ai dit — la période que passa André Lavacourt en Algérie risque, à ce titre, de rester mystérieuse à tout jamais — mais assurément exaltante, ressemblant, dans mon esprit du moins, aux fouilles méticuleuses d'un Sebald, d'un Javier Marías ou encore à la double tentative biographique menée par Gilles Sebhan sur Tony Duvert, vit sa première consé-

cration lorsque je pus dater précisément la naissance et la mort de l'écrivain ou que je parvins à retrouver nombre d'éléments biographiques sur l'homme, aidé par plusieurs lecteurs qui eux aussi se passionnèrent pour mes recherches, ou encore que je localisai l'emplacement exact de sa tombe, à Perpignan. Je ne puis qu'évoquer rapidement et en la simplifiant outrancièrement cette espèce de quête, biobibliographique et même génétique diraient les universitaires, mais aussi existentielle, tentant d'extraire des limbes ce diable d'auteur ayant écrit un roman torrentiel, non sans affinités avec *Les Décombres* de Rebatet, qui d'ailleurs ne se trompa pas en saluant *Les Français de la décadence*, ou encore *La Belle France* de Darien, *La Grande Peur des bien-pensants* de Bernanos et, même, j'ose cette énormité, le *Voyage au bout de la nuit* de Céline. Je laisse aux curieux le soin de se plonger dans les différents feuillets de cette longue et très méticuleuse enquête(3), dont le but avoué, logique, serait bien sûr de parvenir à faire rééditer ce roman monstrueux. On peut rêver n'est-ce pas?

ANTIPRESSE

Votre lecture actuelle et pourquoi?

JUAN ASENSIO

Doubles lectures et relectures de deux textes très étranges, *Dissipatio* de Guido Morselli et *Le Navire de bois* de Hans Henni Jahn. Je ne désespère pas non plus de terminer mon travail autour de *L'Occident* de Marcel Clouzot, un teyخته beaucoup plus intéressant à mon sens que le trop connu *Camp des saints* de Jean Raspail. Quant à votre interrogation, je crains de vous décevoir en vous répondant que je ne sais rien faire d'autre que lire et, à mesure que je vieillis, *relire* des textes que j'ai lus voici des années, y cherchant, comme toujours, quelque chose que n'aurais pas été capable de voir.

- Illustration: le Stalker par Juan Asensio.

VOIR ÉGALEMENT

- Slobodan Despot: «Où sont les hommes?», AP003.
- Juan Asensio: «Cormac McCarthy, le dernier sondeur des abîmes», AP412.
- «Les Français de la décadence lu par Juan Asensio», AP418.

NOTES

1. Andreï Tarkovski, *Œuvres cinématographiques complètes*, tome 2, Exils, coll. Littérature, 2001, p. 240.
2. Voir ma longue étude sur cette filiation possible sinon évidente.
3. Dans la Zone.

TURBULENCES

MARQUE-PAGES · La semaine du 3 au 9 août 2025

LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT

Extension du domaine de la mort. C'est une réalité qu'on n'évoquait jusqu'ici qu'à mi-voix: pour un prélèvement d'organes sans soucis, il est très souhaitable que le «donneur» soit encore bien chaud.

«La solution, selon nous, consiste à élargir la définition de la mort cérébrale pour inclure les patients en état de coma irréversible et sous assistance respiratoire. Selon cette définition, ces patients seraient légalement morts, qu'une machine ait ou non rétabli leur rythme cardiaque.»

Manifestement, on anticipe la fermeture du magasin de pièces détachées ukrainien... En réclamant une «nouvelle définition de la mort» pour y inclure... les personnes *vivantes*, le *New York Times* heurte la morale ordinaire, mais ne fait qu'officialiser les exigences d'un lobby aussi puissant que ténébreux: les marchands de chair humaine. En route pour la civilisation des vampires!

Perfides chinetoques! Reportage «exemplaire» au 20 H de France Télé: «Quand les Chinois nous espionnent!» il y avait une maison dans un village avec une grosse antenne parabolique derrière et un couple de Chinois dedans. Ce n'est pas loin d'un téléport pour les satellites. «Le renseignement français ne réussit pas à prouver la collecte illégale d'informations ni sa transmission à une puissance étrangère. Mais les soupçons se tournent vers la Chine, passée maître dans l'espionnage...».

On a ordonné le démontage de l'antenne et les Chinois sont partis. «Il pourrait ainsi s'agir d'une des plus grandes opérations d'espionnage ayant visé la France ces dernières années.» D'autant plus perfide, donc, qu'elle n'a laissé aucune trace.

C'est le bouillon parano-complotiste qu'on

sert au mougeon français dans son étrange lucarne chaque soir! Un complet délire.

Oh, nous allions oublier: il est noté que les Chinois, ou du moins la Chinoise, travaillaient pour la NASA... Mais c'est un détail...

Le grand i-remplacement. S'il y a un entretien à entendre au sujet des perspectives de l'intelligence artificielle, c'est celui-là! Il se peut que Maxime Fournes soit déprimé ou trop alarmiste, mais la «boîte noire» qu'il décrit, à qui nous avons prêté la faculté de penser et de se développer elle-même, constitue probablement la plus grande menace à laquelle l'humanité ait jamais été confrontée...

Nouveau record. Jaguar, vous vous en souvenez? C'est cette marque automobile de luxe qui a voulu renaître de ses cendres en se la jouant électro-woke. Comme prévu, c'est un désastre total. Les ventes ont chuté de 97 % en Europe et le PDG a pris la porte. Les Jaguar ne gagnent plus au Mans, mais tiennent le record du monde de la vitesse en chute libre.

L'aubaine! Message privé pour le Conseil fédéral suisse. Les Ibères avaricieux renoncent à l'achat d'avions F-35: ne pourrions-nous pas tirer d'embarras les Etats-Unis en les rachetant? Cela mettrait peut-être M. Trump de bonne humeur. Il pourrait, qui sait, porter les taxes d'importation à 57% seulement pour la Suisse?

Le chant qui sauve. En Mongolie, lorsqu'une chamelle rejette son nouveau-né, on lui chante une mélodie appelée «khöös» en s'accompagnant d'un instrument à cordes, le morin khuur. Souvent, la chamelle finit littéralement par fondre en larmes avant d'accepter son bébé. Ceci n'est pas une invention, mais une pratique documentée, notamment dans *L'histoire du chameau qui pleure*, un film germano-mongol de 2013. C'est selon certains l'une des scènes les plus émouvantes jamais filmées.

SUISSE DOMESTIQUÉE

PAR PATRICK GILLIÉRON LOPRENO

